

---

LE

## BEY MOHAMED BEN ALI ED-DEBBAH

---

L'histoire du bey Mohamed, a déjà été racontée par M. Guin, dans la *Revue africaine* (tome 7, page 293) et si nous abordons le même sujet, c'est pour ajouter à son récit quelques faits nouveaux qui compléteront l'histoire du chef célèbre dont tous les Kabyles connaissent le nom et qui joue un rôle dans toutes les légendes de l'époque turque, que les anciens répètent aux nouvelles générations.

Les renseignements qui nous ont servi pour ce travail, nous ont été fournis en grande partie par des notes, malheureusement trop concises, écrites sur une page blanche d'un coran, par un marabout des Oulad Sidi Ali ou Moussa (Maatka), Mohamed ben Mohamed ben Bel Kassem ez-Zouggar'i, contemporain du bey.

L'auteur de cette chronique, donne au chef turc le nom de bey Mahmoud ben Ali, nom qu'on retrouve aussi quelquefois dans les documents de l'époque ; mais, malgré cette variante, l'identité du personnage n'est pas douteuse.

En 1150 (1737-8), c'est-à-dire dans les premiers temps de la fondation de Bordj Sebaou, Mohamed ben Ali, qui devait plus tard mériter le surnom d'ed-Debbah (l'égorgeur), fut nommé caïd de Sebaou ; il succédait, dans ce commandement, à son oncle Hacin ben Atman Khodja.

A l'époque où il devint caïd, les Turcs n'avaient encore pu fonder, dans la grande Kabylie, que des établissements purement

défensifs ; les forteresses de Bor'ni, de Sebaou et de Menâiel, pouvaient bien servir à arrêter les incursions des Kabyles dans la plaine des Issers et dans la Mitidja, mais les chefs qui y commandaient n'avaient pas encore pu prendre une action directe sur les populations kabyles et leur faire payer un tribut.

C'est à cette tâche que Mohamed ben Ali s'est voué tout entier et, s'il n'a pu l'accomplir jusqu'au bout, on peut dire que les résultats qu'il a obtenus, n'ont pas été dépassés par ses successeurs et que l'époque de son commandement a marqué l'apogée de la puissance des Turcs en Kabylie.

Mohammed ben Ali avait, dit-on, fait ses études dans une zaouïa de la Kabylie et il y avait connu les descendants des sultans de Koukou, qui n'avaient plus alors qu'un pâle reflet de la puissance d'Ahmed ben el-Kadi, mais qui jouissaient encore d'une influence fort notable sur les tribus du haut Sebaou et de l'Oued el-Hammam. Le chef de la famille, était à cette époque, Si Amar bou Khettouch Sr'ir ; il avait le siège de son autorité à Aourir, dans les Beni R'obri et il avait une habitation à Adeni, dans les Beni Iraten.

Mohamed ben Ali, mettant à profit ses relations antérieures, rechercha l'alliance de Si Amar bou Khettouch, qui consentit à lui donner sa fille en mariage. Cette union assurait au caïd Mohammed, la neutralité de toute la région qui s'étend à l'est de l'Oued Beni Aïssi et elle lui permit de tourner tous ses efforts sur le pays situé à l'ouest de cette rivière et sur les tribus du Djurdjura.

En 1158 (1745-6) il décida le gouvernement d'Alger, qui avait alors à sa tête Brahim Pacha, à entreprendre la conquête de tout le pâtre montagneux qui s'étend de l'Oued Beni Aïssi à l'Oued Bougdoura, en séparant la tribu Makhezen des Améraoua, de la vallée de Bor'ni.

Deux colonnes commandées, l'une par Ahmed agha, l'autre par Ali, bey de Titeri, escaladèrent les pentes abruptes des Beni Zmenzer et des Beni Aïssi, et, en un seul jour, elles réduisirent ces tribus à l'obéissance. Le village de Tir'zert fut complètement détruit. Seuls, les villages de Tagmount Azzouz et des Aït Khal-foun, faisant partie de la tribu des Beni Mahmoud, opposèrent

une résistance si énergique, que les colonnes turques durent s'en retourner sans avoir pu s'en emparer.

Sur ces entrefaites, le bey de Titeri fut révoqué et le caïd Mohammed ben Ali fut nommé à sa place (1) 1158 (1745-6).

A cette époque, le commandement du Sebaou relevait encore du beylik de Titeri ; le bey Mohamed put donc continuer, avec des moyens plus puissants, l'œuvre qu'il avait commencée.

Il ne cumulait pas, comme on l'a cru, ses nouvelles fonctions avec celles de caïd du Sebaou ; nous avons trouvé des documents authentiques qui prouvent que pendant le temps qu'il resta bey, il y eut toujours des caïds dans ce commandement. Ainsi, El-Hadj Mohamed ben Hassen, a été caïd du Sebaou en 1160 (1747-8) et Hassen Khodja a conservé ce commandement, au moins de 1162 (1748-9) à 1166 (1752-3).

Une chose certaine, c'est que la personnalité du bey Mohamed était si absorbante, qu'elle effaçait celle des caïds du Sebaou et que ceux-ci n'avaient, sous son autorité, qu'un rôle tout à fait secondaire.

Le bey Mohamed, poursuivant toujours son but, entreprit la soumission des Guechtoula et des Beni Sedka ; les Beni bou Addou, les Beni bou Chennacha, les Oulad Ali ou Iloul, éprouvèrent tour à tour la puissance de ses armes. Il leur fit une guerre à outrance, leur tuant beaucoup de monde, leur enlevant leurs troupeaux, leurs femmes, leurs enfants et il les força ainsi à se soumettre.

Toutes les tribus à l'est de Bor'ni, jusqu'à l'Oued beni bou Chennacha et l'Oued Takhoukht, furent obligées de lui payer un impôt annuel, bien léger sans doute, puisqu'il n'était que de 125 doubles boudjoux par tribu, mais qui était supporté impatiem-

(1) Dans la liste des beys de Titeri, qu'ils ont donnée dans la *Revue africaine* (9<sup>e</sup> vol. page 284), MM. Federmann et Aucapitaine, ont confondu le bey Mohamed ed-Debbah, avec son fils Mohamed ben Mohamed F'rira qui a été comme lui caïd du Sebaou (de 1182 (1768-9) à 1184 (1770-1)) et bey de Titeri. Il a exercé ce dernier commandement de 1205 (1791-2) à 1211 (1796-7).

Le véritable Mohamed ed-Debbah, est celui qui figure dans la liste dont nous venons de parler, à la date de 1746.

ment par les Kabyles, habitués jusque là à une complète indépendance.

Le bey Mohamed avait su attacher à son parti les marabouts des Oulad Sidi Ali ou Moussa ; ceux-ci, par leur influence, lui procurèrent l'alliance de la grande tribu des Maatka. Cette tribu lui fournit des contingents pour toutes ses expéditions des Guechtoula et des Beni Sedka et elle se comporta toujours à son égard, comme l'aurait fait une tribu Makhezen.

Pour reconnaître la fidélité des Maatka et pour récompenser les marabouts du concours qu'ils lui avaient donné, le bey Mohamed fit reconstruire à ses frais la zaouïa de l'ancêtre de ces derniers, Sidi Ali ou Moussa, et restaurer la coupole de la koubba. « Il dépensa, dit notre chroniqueur Mohamed ez-Zouggar'i, en briques, en carreaux de faïence, en grilles de fenêtre et en chaux, deux mille réaux forts (5,000 francs). »

Tout à côté du lieu où il faisait exécuter ces travaux, il y avait un village, appelé Tir'ilt Mahmoud, situé sur un point culminant, dans une position très-forte, qui avait jusque là défié tous les efforts des Turcs. Le bey Mohamed lui fit donner l'assaut et il l'enleva de vive force. La population du village avait pris la fuite ; elle se dispersa dans les tribus insoumises, refusant d'accepter les conditions que lui imposait le vainqueur. Le bey, pour vaincre cette obstination, fit occuper militairement le village. Cette situation se prolongea pendant six ans, après lesquels les gens de Tir'ilt Mahmoud rentrèrent chez eux, en payant une contribution de guerre de 600 réaux.

Nous avons dit plus haut, que le village de Tagmount Azzouz, avait repoussé l'attaque combinée des colonnes d'Ahmed agha et du bey de Titeri. Le bey Mohamed voulut avoir raison de sa résistance et il fit entreprendre une nouvelle expédition, à laquelle prit part la colonne d'Ali Agha.

Les deux colonnes firent leur jonction au lieu appelé Alma, près d'Icherdiouen ou Fella et elles marchèrent sur les rebelles. Cette fois, Tagmount Azzouz fut emporté, ainsi que le village voisin, appelé Tizi Hibel ; toute la tribu des Beni Mahmoud fit sa soumission.

Le bey Mohamed voulut alors entreprendre de soumettre la

confédération des Zouaoua, qu'il n'avait pas encore pu entamer; mais cette fois, la fortune, qui lui avait toujours été favorable, se tourna contre lui.

Il marcha sur les Beni Ouassif et établit son camp à Ir'il Nzabel, où il se vit bientôt enveloppé de tous côtés par les Kabyles. Ceux-ci élevèrent des retranchements en face de son camp, sur un mamelon appelé Akarrou naït Mohamed.

Le bey fit de nombreuses sorties, mais les forces dont il disposait n'étaient pas suffisantes pour qu'il pût obtenir des résultats sérieux, dans un pays extrêmement difficile, occupé par une population aussi serrée que celle de nos départements de France et très-belligère.

Dans une de ces sorties, qui avait pour but de détruire un moulin situé dans la rivière appelée Acif ou Rendjoun, la colonne d'attaque se vit couper la retraite par de nombreux contingents kabyles. Par un vigoureux effort, elle parvint à se frayer un passage à travers ses ennemis, mais 17 cavaliers, serrés de près par les Kabyles, ayant voulu passer la rivière dans un endroit profond et non guéable, s'y noyèrent tous, avec leurs chevaux. Cet endroit fut appelé depuis Tamda el-Makhezen.

Le bey Mohamed, voyant que ses efforts étaient impuissants et qu'il était menacé de perdre tout son monde en détail, prit le parti de battre en retraite (1).

Nous avons vu que le bey Mohamed, en épousant la fille de Si Amar bou Khettouch, avait obtenu la neutralité des tribus qui reconnaissaient encore l'autorité de ce chef. En 1166 (1752-3) une rupture eut lieu, pour des motifs qui nous sont inconnus, avec les Beni Djennad et les Flissat el-Bhar, qui se mirent en hostilité ouverte contre les Turcs.

Si Amar bou Khettouch se montra d'abord peu disposé à seconder ces tribus et à entamer une lutte contre son gendre, qui pouvait devenir pour lui un ennemi redoutable; les révoltés mirent fin à ses hésitations, en promettant de lui donner, comme prix de son concours, un rebia par fusil (12 sous).

Le bey Mohammed marcha contre les tribus ennemies, en

---

(1) Voir le récit de M. Guin dans le 7<sup>e</sup> volume de la *Revue africaine*.

passant par les Beni Ouaguennoun, qui étaient restés soumis et il alla camper au marché du Tnin de cette tribu.

Si Amar bou Khettouch vint l'attaquer dans son camp, avec les contingents kabyles, mais il fut repoussé, mis en déroute et obligé de se replier sur les Flissat el-Bhar. Il s'établit fortement au village de Takhamt el-Alam, espérant que les Turcs ne pourraient l'en déloger.

Le bey Mohamed n'hésita pas à aller l'attaquer ; la lutte fut sanglante et acharnée, mais les Kabyles durent céder ; le bey enleva le village et dispersa les contingents ennemis.

Voulant profiter de sa victoire pour amener la soumission des Beni Djennad, le bey se porta contre le grand village d'Abizar, qui est adossé à une crête rocheuse très-abrupte. Le terrain, en avant du village est coupé de ravins, parsemé de blocs de pierre et son accès est encore rendu plus difficile, par les murailles en pierres sèches qui séparent les propriétés.

Une attaque de front contre le village, n'ayant pas réussi, le bey le fit tourner par une petite colonne, qui devait suivre la crête qui domine les divers groupes d'habitations.

Le mouvement réussit d'abord très-bien ; la petite colonne s'avança jusqu'à Tirilt el-Askar et déjà elle pénétrait dans la fraction des Aït Khelesten, dont les habitants prenaient la fuite, lorsque la résistance désespérée d'une seule famille, vint changer la victoire en défaite. Cette famille se composait de sept hommes qui se firent tuer l'un après l'autre, plutôt que de reculer. Cet exemple héroïque releva le courage des Beni Djennad ; ils firent un retour offensif et, par un effort suprême, ils forcèrent les Turcs à lâcher pied. Ceux-ci, poursuivis vigoureusement, dans un terrain où des obstacles de tout genre les arrêtaient à chaque pas, perdirent beaucoup de monde.

On raconte que dix Turcs, voyant la fuite impossible, se cachèrent dans les rochers de Tiachtin, espérant pouvoir tromper plus tard la surveillance de leurs ennemis et regagner la colonne ; mais, les Beni Djennad firent si bonne garde, que les fugitifs ne purent s'échapper ; ils se laissèrent mourir de faim, préférant cette mort à celle qu'ils redoutaient des Kabyles, s'ils s'étaient livrés à eux.

Après cet échec, le bey Mohamed renonça à enlever Abizar et il alla camper à Agueni el-Mehalla, en face de Timizar. Il ne tenta aucune attaque sérieuse ; son but était d'attirer dans la plaine, les Kabyles qu'un premier succès devait rendre téméraires, mais ceux-ci loin de donner dans le piège, l'employèrent eux-mêmes à l'égard des Turcs.

Une nuit, vingt-cinq hommes déterminés vont attaquer le camp du bey ; après lui avoir donné l'alarme, ils se font poursuivre du côté de Tala Ntegana, où des contingents étaient postés pour recevoir les Turcs. La ruse eut plein succès, cependant l'affaire n'eut pas de suites sérieuses ; elle détermina seulement le bey à porter son camp à Ajarar, près de Tala Ntegana.

Le bey Mohamed, craignant de ne pouvoir venir à bout des Beni Djennad par la force, chercha à traiter avec eux ; il leur envoya un nommé Kassi Ichennoufen, de Kela, tribu des Beni Khelili, pour conduire les négociations. Ce dernier abusa de sa confiance, car, au lieu de disposer les Beni Djennad à la soumission, il leur dit que les Turcs étaient exténués de fatigues, qu'ils manquaient de vivres et qu'en tenant bon pendant quelques jours encore, ils les forceraient à battre en retraite.

Ce conseil était trop du goût des Beni Djennad pour n'être pas suivi. Ils continuèrent donc à harceler le camp turc, si bien que le bey se décida à se retirer sans avoir obtenu aucun résultat.

L'année suivante, en 1167 (1753-4), le bey Mohamed revint avec une colonne plus forte, composée de cent tentes et de goums arabes, et il alla établir son camp à Aguemoun Kouksou, près du gué de Freha (1).

Cette fois, les Beni Djennad comprirent qu'ils ne pourraient résister et ils négocièrent un arrangement. Les notables de la tribu se rendirent au camp du bey, qui leur demanda seulement de lui promettre de garder à son égard une neutralité absolue ; il renonçait de son côté à leur parler d'impôts.

Ces conditions furent acceptées avec empressement et les con-

(1) Le gué de Freha est un peu en amont du confluent du Sebaou avec la rivière appelée Irzer bou Deles.

tingents kabyles, qui attendaient le résultat des pourparlers, déchargèrent leurs armes en l'air en signe de réjouissance.

On raconte que le bey Mohamed fut si satisfait de cet arrangement, qui privait son véritable adversaire, Si Amar bou Khettouch, de ses contingents les plus solides, qu'un meddah kabyle étant venu lui chanter une improvisation sur ce sujet, il lui donna en récompense trente réaux forts (75 francs).

Si Amar bou Khettouch s'était réfugié dans le Djebel Tamgout, dans une situation tellement forte, que le bey n'osa pas aller l'y chercher. Il essaya de le réduire par la famine, mais le blocus qu'il exerçait était trop incomplet pour qu'il pût réussir par ce moyen.

Il tourna alors ses armes contre les Beni Iraten, qui formaient la tribu la plus puissante du Sof des Bou Khettouch et à l'égard desquels il avait des griefs particuliers. Les Beni Iraten harcelaient constamment la petite garnison de bordj Tazar'art; d'un autre côté le bey leur reprochait de pousser à la révolte leurs voisins les Beni Aïssi.

Le bey Mohamed attaqua les Beni Iraten par le contrefort d'A-deni; Si Amar bou Khettouch avait, comme nous l'avons dit, une habitation dans cette fraction.

Déjà les Turcs avaient refoulé les premiers contingents kabyles et ils pénétraient dans les villages, lorsque le bey Mohamed tomba frappé mortellement d'une balle.

Les chefs turcs cachèrent soigneusement la mort du bey, afin d'éviter une panique qui aurait amené une déroute complète, mais ils renoncèrent à continuer l'attaque. La colonne put effectuer sa retraite sans éprouver de pertes hien sérieuses et elle rentra à Alger.

Le bey Mohamed fut enterré dans une koubba (1) que l'on aperçoit à gauche de la route nationale lorsque, partant du

---

(1) Sa veuve, la fille de Si Amar bou Khettouch, s'est remariée à Si Cherif Boutouch, des Aït Betouch, tribu des Beni Itourar'. Il en avait eu un fils qui devint plus tard caïd du Sebaou et bey de Titeri. Il a encore des descendants à Blida.



Corso, on prend la montée qui conduit du côté du Col des Beni Aïcha.

La tradition affirme que la balle qui a frappé le bey Mohamed, lui a été tirée par un soldat turc. Les Kabyles montrent l'endroit où il est tombé, près du marché du Had des Beni Iraten.

Le bey Mohamed fut un des hommes les plus marquants de la période turque. Il donna un commencement d'organisation au pays kabyle et il constitua solidement les makhezens des Amerraoua et d'Aïn Zaouïa; on lui attribue la construction du bordj de Tizi Ouzou.

Bien que ses dernières expéditions n'aient pas été heureuses, il n'en est pas moins vrai qu'il a augmenté notablement l'autorité et la puissance des Turcs en Kabylie et qu'il a soumis à l'impôt un grand nombre de tribus qui, auparavant, n'avaient jamais rien payé.

Il avait donné au gouvernement turc, dans la grande Kabylie, une situation à peu près analogue à celle que nous y avons nous-mêmes, avant la grande expédition de 1857.

Le bey Mohamed ed-Debbah est, pour les Kabyles, la personnification du régime turc; c'est un héros légendaire auquel on attribue tous les faits saillants de cette période. Si on demande à un kabyle, qui a construit l'un quelconque des bordjs dont on trouve les ruines sur divers points, on est sûr qu'il répondra : « c'est le bey Mohamed. »

Il avait mérité le surnom d'égorgeur, par les nombreuses exécutions qui ont signalé son commandement. L'auteur de la chronique où nous avons puisé les principaux faits de ce récit, ne porte pas à moins de douze cents, le nombre des individus qu'il aurait pendus, décapités ou égorgés de sa main. Ce chiffre est sans doute exagéré, mais en tenant largement compte de l'exagération, la mémoire du bey restera encore chargée d'un nombre fort respectable d'exécutions sommaires.

Il convient de dire que les victimes de ces exécutions étaient le plus souvent des coupeurs de routes, que les Kabyles n'étaient pas fâchés de voir disparaître.

Quoi qu'il en soit, la terreur que le bey inspirait fut si grande, que les malfaiteurs n'osaient plus se livrer à leurs exploits habi-

tuels et que le pays jouit d'une sécurité inconnue jusqu'alors. La sécurité était si complète, dit notre chroniqueur, qu'une femme put venir seule de Titeri à Bordj Sebaou, pour y porter une réclamation au caïd, sans être inquiétée en chemin.

Le bey était bon administrateur et habile politique. Il aimait et protégeait les savants. Il était très-généreux, lorsqu'il avait des services à récompenser, et les pauvres qui s'adressaient à lui, n'étaient jamais repoussés.

Le souvenir qu'il a laissé dans le pays kabyle, n'est pas seulement celui d'un tyran sanguinaire ; on se rappelle aussi les hautes qualités qu'il a déployées dans son commandement.

N. ROBIN.

